

David H. WALKER

## L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* suite – et fin ?

En 1974, « L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* » parut dans la revue *Comparative Literature*<sup>1</sup>. Ce fut ma première publication scientifique et comme l'indique le titre, l'article présentait les fruits de mes recherches sur les sources que Gide avait pu exploiter pour donner aux *Nourritures* ces éléments stylistiques et structurels qui caractérisent la littérature orientale. Il puise notamment certains détails chez les poètes persans Omar Kheyyam, Hafiz et Saadi<sup>2</sup>, mais j'étais parvenu à confirmer que Gide avait aussi mis à contribution le *West-Östlicher Diwan* de Goethe dans sa poursuite de l'exotique. Le but que Gide visait, c'était de renforcer les résonances lyriques de cette « deuxième naissance » qu'il avait vécue au cours de ses voyages en Algérie entre 1893 et 1896. Entremêlés aux fragments de vers et de prose dont il avait composé le livre, se trouvent des hommages directs aux poètes persans. Incapable de lire leurs œuvres dans l'original, Gide reconnaissait qu'il les avait étudiées à travers des traductions, et dans le cas de Hafiz, par exemple, il donne ses propres versions de deux passages tirés de la

<sup>1</sup> « L'Inspiration orientale des *Nourritures terrestres* », *Comparative Literature*, XXVI (1974), p. 203-214.

<sup>2</sup> Dans deux articles qui suivirent j'ai proposé une lecture des *Nourritures* à partir des renseignements que j'avais glanés. Voir « The dual composition of *Les Nourritures terrestres* : Autour du "Récit de Ménélaque" », *French Studies*, XXIX (1975), p. 421-433 ; et « Notes pour une étude de la composition des *Nourritures terrestres* », *Bulletin des Amis d'André Gide*, 39, juillet 1978, p. 71-74.

traduction allemande par Von Hammer-Purgstall des *ghazals* du poète (traductions qui avaient inspiré Goethe).

Au cours du Huitième Livre, Gide cite Saadi :

On a dit au loin que je faisais pénitence ... mais qu'ai-je à faire avec le repentir<sup>3</sup>?

Placée vers la fin des *Nourritures*, cette citation, formule qui exprime le refus du regret et du remords, a une signification toute particulière pour Gide. En effet, il citera à nouveau la déclaration dans son compte rendu du livre d' Eugène Rouart, *La Villa sans maître*, où la conclusion montre le protagoniste soumis, résigné et la proie du repentir après avoir désavoué sa tentative pour fuir son existence casanière et suivre l'exemple de son ami l'aventurier Ménalque. (Le personnage est emprunté comme on sait à Gide, qui se le réappropriera au moment de *L'Immoraliste*, livre rédigé en partie pour montrer à Rouart comment son propre roman aurait dû se conclure<sup>4</sup>.)

Alors qu'à l'époque où je composais mon article j'avais réussi à retrouver dans le *Gulistan* et le *Boustan* de Saadi des passages auxquels certaines pages des *Nourritures* font écho, cette citation m'a donné du fil à retordre. Certes, j'avais découvert une source dans l'essai biographique par James Ross que celui-ci avait publié en tête de sa traduction anglaise du *Gulistan* publié en 1823. Ce fut le début d'un autre mystère pourtant, car il s'agissait d'une anecdote concernant la première rencontre entre Saadi et un deuxième poète, Hakim Nizari : celui-ci, inconnu de Saadi, aurait essayé de lui révéler son identité en citant des vers. Il faut dire que le récit donné par Ross manque de clarté, en raison de l'emploi sans précision des pronoms « he » et « him » : on finit par ne plus savoir au juste lequel des deux poètes a prononcé les paroles en question – et qui en était l'auteur.

En réalité Nizari était épicurien, ivrogne et débauché, tandis que Sadi était typiquement modéré, sobre et chaste. Lorsque Sadi le rencontra à

<sup>3</sup> *Les Nourritures terrestres*, in André Gide, *Romans et récits, Œuvres lyriques et dramatiques*. I. Sous la direction de Pierre Masson (Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2009), p. 436.

<sup>4</sup> Voir ma « Préface », dans Eugène Rouart, *La Villa sans maître* (Paris, Éditions du Mercure de France, 2007), p. 7-34.

Chiraz, il demanda s'il se rappelait quelques vers de Nizari ; et il lui répondit en citant la Motla, ou premier verset d'un de ses propres ghazals : « On a dit au loin que je faisais pénitence et que j'avais renoncé au vin ; mais c'est là une grosse calomnie, car qu'ai-je à faire avec le repentir<sup>5</sup>? »

Cet échange est attesté par un autre texte, rapporté par Gore Ouseley. Cette version semble plus précise quant à l'auteur des propos en question. Il s'agit encore du premier contact entre les deux poètes, l'un qui essaie de deviner l'identité de l'autre en demandant des indications versifiées :

L'étranger obtempéra, et par son choix ingénieux de citations, permit à Saadi de subodorer son identité ; et poursuivant sur sa lancée, il voulut savoir s'il était capable de répéter des vers d'un certain Hakim Nizari. Il répondit que oui, et récita le verset suivant : « On a dit au loin que j'ai renoncé aux plaisirs du vin, mais c'est là une calomnie manifeste ; où et quand me suis-je repenti<sup>6</sup>? »

Charles Defrémery, dans l'introduction à sa traduction française de *Gulistan ; ou le Parterre de Roses*, cite ces deux références – mais sans donner les textes eux-mêmes<sup>7</sup>. En l'absence d'autres données, je me

<sup>5</sup> *Sa'di: Gulistan; or Flower-Garden*, tr. James Ross (London, Richardson, 1823), p. 24-25. Sauf exception, je traduis en français tous les passages cités, et donne la version anglaise dans ces notes : « Nizari was in fact an epicure, drunkard and debauchee; whereas Sadi was habitually temperate, sober, and chaste. When Sadi met him at Shiraz, he asked whether he recollected any of Nizari's verses; and he answers him by quoting the Motla, or first stanza, of one of his own ghazals – "It was rumoured abroad that I was penitent, and had forsaken wine; but this is a gross calumny, for what have I to do with repentance?"» Ross précise (p.27) qu'il avait transcrit l'anecdote du *Kholasah-u'l-Ashar*.

<sup>6</sup> G. Ouseley, *Biographical Notices of Persian Poets* (London : Oriental Translation Fund, 1846), p. 16-17. "The stranger complied, and by the ingenious choice of his quotations, caused Saadi to have some idea of his identity, and, following it up, he begged to know if he could repeat any of a certain Hakim Nizari's verses. He said yes, and recited the following stanza: "A report has gone abroad that I have renounced the enjoyment of wine, but it is a clear calumny; where and when have I repented?"» Ouseley transcrit le passage, dit-il, du *Majalis al Aashak* (Assemblées des Amoureux), composé par le Sultan Husein.

<sup>7</sup> *Gulistan; ou le Parterre de Roses*, tr. Charles Defrémery (Paris: Firmin Didot, 1858), p. xxv, n. 2.

contentai de laisser supposer que Gide aurait pu découvrir les lignes en question en poursuivant cette voie.

Pourtant, manifestement les vers avaient été modifiés en route pour *Les Nourritures*, et de plus on ne peut pas être sûr qu'à cette époque de sa vie Gide était en mesure de lire facilement l'anglais. On se souvient que en 1912, il faisait des efforts sérieux pour maîtriser cette langue sous la tutelle d'un certain Walker – lequel, malheureusement, ne se montra pas à la hauteur de la tâche<sup>8</sup>...

Quoi qu'il en fût, je crus bon de passer sous silence cette incertitude, mais je tenais à souligner que Gide aurait fait erreur en attribuant à Saadi des propos dont Hakim Nizari est l'auteur. Personne n'a relevé cette allégation, qui n'est pas signalée, par exemple, dans la nouvelle édition de la Pléiade... En tout cas, je n'étais pas en mesure d'apporter des preuves définitives, les œuvres de Nizari n'existant pas sous une forme que je pusse consulter<sup>9</sup>.

Aujourd'hui, je ne démords pas de mon argument, du moins quant à la source « originelle » de la citation donnée par Gide. Mais depuis plus de quarante ans je regrette l'absence du chaînon manquant, de cet intermédiaire entre les textes anglais et les lignes que l'on lit dans *Les Nourritures terrestres*.

Les « passeurs » éventuels ne manquent pas, évidemment. En plus des traductions des deux livres les plus célèbres de Saadi, *Le Gulistan* et *Le Boustan*, on sait que Gide admirait beaucoup (« hélas ! ») *Les Orientales* de Victor Hugo, qui donne des citations du *Gulistan* en épigraphe aux poèmes « La Captive » et « Les Tronçons du Serpent ». Le sonnet célèbre de Marceline Desbordes-Valmore « Les Roses de Saadi », publié après sa mort en 1859, évoque une sensualité éthérée aspirant au spirituel, imitation supposée des principes du soufisme que Saadi aurait préconisé. Gide avait été tellement impressionné par ces vers qu'il cite le poème en entier – moins des ellipses permettant (peut-être) d'insérer le nom « Emmanuèle » comme destinataire – dans *Les Cahiers d'André*

<sup>8</sup> Voir André Gide, *Journal I 1887-1925* (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1996), p. 734,737.

<sup>9</sup> On savait très peu sur Nizari : je ne pouvais renvoyer qu'à Thomas William Beale, *Oriental Biographical Dictionary*, new ed. rev. H. G. Keene (London, W. H. Allen, 1894), p. 303.

Walter<sup>10</sup>.

Aucune de ces sources ne m'ont conduit aux lignes que je recherchais. Toutefois, je savais qu'il existait un écrivain américain qui s'intéressait beaucoup à la poésie persane. Ralph Waldo Emerson, chef de file des Transcendentalistes de la Nouvelle Angleterre, avait découvert Saadi et Hafiz en lisant en marge de ses études à Harvard le premier volume de *The Asiatic Miscellany: Consisting of Translations, Imitations, Fugitive Pieces, Original Productions, and Extracts from Curious Publications* by W. Chambers Esq and Sir W. Jones *et al.*, volume qui comprenait des textes par les trois poètes persans, Djami, Hafiz et Saadi, notamment un extrait du *Gulistan*<sup>11</sup>.

En 1842, année où Emerson composa le poème intitulé « Saadi », l'écrivain persan était devenu pour lui l'incarnation même du barde, du voyant et du sage, dans les écrits de qui « chaque syllabe / respire la Nature véritable ». En effet, des références à Saadi parsèment les écrits d'Emerson. Et justement, le *Journal* d'Emerson révèle que ce fut en 1843, au cours de sa première lecture de *Gulistan; or Flower-Garden*, dans le volume de 1823 traduit et préfacé par James Ross, que l'écrivain américain transcrivit pour la première fois les lignes qui nous intéressent – en les attribuant par erreur à Saadi<sup>12</sup>. Son volume d'essais, *Letters and Social Aims*, édité en 1875, contient une étude approfondie sur les poètes persans (« Persian Poetry », texte paru dans *The Atlantic* dès 1858). Ce texte témoigne d'une grande érudition, et de connaissances considérables quant aux traductions nombreuses – notamment les versions allemandes du Baron von Hammer-Purgstall – qui sous-tendent l'admiration que Emerson portait à Hafiz, à Djami et à Saadi, parmi d'autres.

Puis, en 1865, Emerson écrivit une préface pour la première traduction américaine du *Gulistan*<sup>13</sup>. Or, ce volume contient aussi l'

<sup>10</sup> Voir *Romans et récits*, op.cit., p. 105.

<sup>11</sup> Calcutta and London, 1787. Pour ce renseignement, je suis redevable au site suivant : <http://www.poetryfoundation.org/bio/ralph-waldo-emerson>

<sup>12</sup> Voir *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*, vol IX, edited by Ralph H. Orth and Alfred R. Ferguson, Cambridge Mass, The Belknap Press of Harvard University Press, 1971, pp. 37-8. Les écrits d'Emerson peuvent être explorés ici : <http://www.emersoncentral.com/>

<sup>13</sup> *The Gulistan Or Rose Garden*. By Musle-Huddeen Sheik Saadi, of Shiraz.

« essai biographique » de James Ross – introduction restée à vrai dire incontournable pour qui veut connaître la vie et l'œuvre de Saadi. Cela confirme que Emerson y avait rencontré l'anecdote qui est l'objet de mes recherches.

Gide lisait avidement Emerson, surtout en 1894 (c'est-à-dire au moment où il vivait l'aventure qui devait alimenter *Les Nourritures terrestres*). Cette année-là parut un recueil en français, *Sept Essais d'Emerson*, avec une introduction par Maurice Maeterlinck<sup>14</sup>, que Gide étudia de près au cours de l'automne, en notant fiévreusement des citations qu'il envoyait avec des commentaires enthousiastes à son ami Eugène Rouart. Il écrirait bientôt :

Ce livre m'aura fait je crois du bien; je n'en suis pas très sûr; il me semble qu'il m'aura *infatué*. Enfin, bien ou mal, il ne m'a pas laissé tel que j'étais<sup>15</sup>.

Comme preuve de l'impact que Emerson eut sur Gide, la lecture de ces textes par l'écrivain français est capitale. Cependant, aucun des écrits que renferme *Sept Essais d'Emerson* ne concerne la poésie persane et le nom de Saadi n'y figure pas. Mais il existait à l'époque d'autres traductions des *Essais* d'Emerson, et nous savons que Gide en lut un volume en particulier, car il devait en extraire un passage sur Montaigne lorsqu'il écrivait *Suivant Montaigne*, en 1929<sup>16</sup>. Le livre en question s'appelle *Representative Men* (1850), et comprend des textes sur Goethe, Napoléon, Shakespeare, Montaigne, Swedenborg et Platon, qui incarnent respectivement l'écrivain, l'homme du monde, le poète, le sceptique, le mystique et le philosophe. L'essai sur Shakespeare contient une allusion cruciale à Saadi. Parmi de nombreux traits qui caractérisent le grand

---

Translated from the Original by Francis Gladwin. With an Essay on Saadi's Life and Genius By James Ross, and a Preface by R. W. Emerson (Boston, Ticknor and Fields, 1865).

<sup>14</sup> *Sept essais d'Emerson*, traduits par I. Will, avec une préface de Maurice Maeterlinck (Bruxelles, P. Lacomblez, 1894).

<sup>15</sup> Voir André Gide – Eugène Rouart, *Correspondance. I: 1893-1901*, édition établie, présentée et annotée par David H. Walker (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006), p. 201-03, 205, 209.

<sup>16</sup> Voir André Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1999), p. 692).

poète, Shakespeare « savoure les délices du monde », selon Emerson , qui ajoute :

the true bards have been noted for their firm and cheerful temper. Homer lies in sunshine; Chaucer is glad and erect; and Saadi says, “It was rumored abroad that I was penitent; but what had I to do with repentance”

Voici enfin la citation qui m’avait échappé jusque-là : citation que, manifestement, Emerson emprunte au texte de James Ross, tout en l’abrégeant à ses propres fins.

Sous le titre *Les Représentants de l’Humanité*, traduit par Pierre de Boulogne, ce volume fut publié à Paris en 1863<sup>17</sup>. Le passage qui nous intéresse paraît aux p. 233-4 : « Un autre trait royal appartient encore en propre au poète. Je veux parler de son enjouement, sans lequel nul homme ne peut être un poète, car la beauté est le but de la poésie. [...] Les vrais bardes ont été cités pour leur caractère ferme et enjoué. Homère se repose à la clarté du soleil ; Chaucer est debout et joyeux , et Saadi déclare : “On a dit au loin que je faisais pénitence, mais qu’avais-je à faire avec le repentir ?” » C’est la version donnée par Gide et tout porte à croire que ce fut ici qu’il trouva son texte<sup>18</sup>.

L’énigme est donc résolue. Et pourtant... On constate que Gide a modifié le temps d’un verbe, sans doute pour indiquer qu’il continue toujours à refuser le repentir – et ce faisant il est en fait revenu à la formulation qu’on lit dans la version « originelle » donnée par Ross . Coïncidence, ou preuve que Gide avait bien consulté Ross ? D’ailleurs une nouvelle édition « de poche » du *Gulistan* traduit par Ross avait paru en 1890, avec en épigraphe des vers tirés du poème consacré par Emerson à Saadi<sup>19</sup>.

Reste la proposition que Gide a été induit en erreur par Emerson en attribuant à Saadi des lignes dont l’auteur véritable est Hakim Nizari.

<sup>17</sup> Paris, Librairie Internationale, 1863.

<sup>18</sup> Il convient de préciser qu’une autre traduction de cet essai, par Émile Montégut, qui donne le texte de Saadi dans les mêmes termes exactement, parut dans *La Revue de Paris*, 15 août 1855, p. 217-232 : 230.

<sup>19</sup> London: “The Scott Library”, Walter Scott Ltd., 1890.

Mais qui fut Hakim Nizari, et y a-t-il une source authentique et précise susceptible de confirmer ma thèse ? La réponse se trouve dans un article publié en 2003<sup>20</sup>. Dix ans après la publication de la première édition critique du *Diwan* de Nizari, Leonard Lewisohn maintient que « À supposer qu'on écrive un jour une histoire compréhensive de la littérature persane à l'ère des Mongols, l'œuvre poétique de Nizari sera certainement reconnue comme d'une haute importance<sup>21</sup>. » De son vrai nom Hakim Sa'd Al-Din b. Shams Al-Din Nizārī Quhistānī (645-721/1247-1321), le poète naquit dans le village de Ffidaj qui se situe dans la banlieue de la ville de Birjand dans le sud-est du Khurasan. Lewisohn esquisse un portrait biographique qui retrace une carrière comme poète de cour, écrivain qui a eu une influence capitale sur les ghazals de Hafiz, et qui a bien connu Sa'di – dont les écrits ont contribué à former sa propre poésie. C'était un des poètes les plus prolifiques de son époque, adepte du Soufisme, souvent sous la guise de l'enivrement mystique. Lewisohn nous rappelle que l'ivresse dans la poésie persane est habituellement « interprétée allégoriquement comme symbolisant une conscience spirituelle plus élevée [...] De tels sentiments caractérisent tout à fait, pour le moins, l'éthique du Soufisme perse, notamment le mysticisme érotique de poètes comme Sa'di, chez qui l'ivresse extatique de la religion de l'amour fait contraste avec le puritanisme « aride » de la foi ascétique relevant du Shari'a, auquel elle est jugée supérieure<sup>22</sup>. » En réalité, Nizari était un grand buveur de vin,

<sup>20</sup> Leonard Lewisohn, 'Sufism and Ismā'īlī Doctrine in the Persian Poetry of Nizārī Quhistānī (645-721/1247-1321)', *Iran*, Vol. 41 (2003), p. 229-251. Voir aussi Nadia Eboo Jamal, *Surviving the Mongols: Nizari Quhistani and the Continuity of Ismaili Tradition in Persia* (London, Islamic Publications Ltd, 2002), p. 57-146. Jamal écrit (c'est moi qui traduis): 'Rida Quli Khan Hidayat, *Majma al-Fusaha*, éd. M. Mussafa (Tehran, 1336-40 / 1957-61) vol. 3, p. 1358-9, rapporte que Nizari connaissait personnellement le poète Sa'di (d. 691 / 1292). Qu'il y ait eu une correspondance entre les deux est indiqué dans plusieurs versets de Nizari; le fait est confirmé par Mussaffa dans son introduction au *Diwan*, p. 321.' (p. 157 note 38)

<sup>21</sup> *Loc.cit.*, p. 231: "If and when a comprehensive history of Persian literature in the Mongol period is ever composed, Nizari's poetic corpus will certainly be recognised as being highly significant."

<sup>22</sup> *Loc. cit.*, p. 245: "interpreted allegorically as symbolic of a higher spiritual awareness [...] Such sentiments at the very least completely typify the ethos of

hormis une période au cours de laquelle il y a renoncé. Pourtant, dans un poème capital, le Ghazal numéro 1362, il désavoue cette phase d'abstinence. Lewisohn fournit une traduction anglaise de l'incipit, que je traduis à mon tour en français :

Quelle est cette calomnie de ceux qui disent que je me suis repenti du vin ? À Dieu ne plaise que je m'en repente (*tawba*) jamais – quand me suis-je jamais repenti du vin<sup>23</sup> ?

Voilà donc la clef du mystère. Les vers attribués à Saadi par Ralph Waldo Emerson et André Gide ont bien été composés par Hakim Nizari Quhistani. *Quod erat demonstrandum.*

---

Persian Sufism, and in particular the erotic mysticism of poets such as Sa'di, in which the drunken ecstasy of the religion of love is contrasted and vaunted as superior to the “dry” puritanism of exoteric Shari'a- oriented ascetical faith.”

<sup>23</sup> *Loc.cit.*, p. 233 : “What sort of slander is this, that they say I have repented of wine? God forbid it that I should ever repent (*tawba*) - when did I ever repent of wine.”